

UNIVERSITÉ DE FRANCE. — ACADÉMIE DE NANCY

COMPTES RENDUS
DES
TRAVAUX DES FACULTÉS

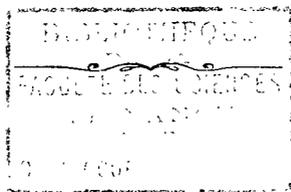
ET DE

L'ÉCOLE SUPÉRIEURE DE PHARMACIE

Lus devant le Conseil Académique le 22 décembre 1879

ET

RAPPORTS SUR LES CONCOURS



NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C^{ie}

11, RUE JEAN-LAMOUR, 11

—
1880

RAPPORT

DE M. LE DOYEN DE LA FACULTÉ DES LETTRES

MONSIEUR LE RECTEUR,

MESSIEURS,

La Faculté des lettres de Nancy entre aujourd'hui dans sa vingt-sixième année d'existence. Un quart de siècle s'est écoulé depuis que je suis venu ici, avec quelques jeunes Professeurs, Membres comme moi de l'École d'Athènes, pour y fonder une colonie Athénienne. Depuis ce jour, j'ai vu maintes fois, non sans mélancolie, se renouveler autour de moi ce personnel de nos Maîtres, qui, après avoir contribué à la fortune de notre Faculté, allaient poursuivre leur carrière sur un plus grand théâtre. J'avais du moins cette fière consolation qu'ils ne nous quittaient que pour la Sorbonne, l'École normale ou l'École d'Athènes. J'étais touché d'ailleurs de la sollicitude avec laquelle l'Administration supérieure, en nous reprenant un homme de talent, s'efforçait de lui donner un successeur digne de lui et de nous.

Cette année, l'École normale nous a repris définitivement MM. Vidal-Lablache et Boutroux, qu'elle nous avait déjà empruntés depuis deux ans; le premier, après qu'il avait fondé ici l'enseignement de la géographie, avec un talent, avec une supériorité et une étendue de connaissances qu'on n'a

pas oubliés ; le second, qui avait montré ici une puissance si originale d'esprit philosophique, et qu'elle prédestinait à former des maîtres de la pensée. L'un a été remplacé comme professeur titulaire par M. Debidour, lequel a bientôt préféré l'histoire à la géographie ; l'autre par M. Gérard, que nous nous sommes applaudis de voir quitter la Faculté de Clermont, pour revenir vers nous comme dans sa famille.

Mais une perte qui a particulièrement affligé mon cœur, est celle du cher Recteur, qui vient de nous quitter, accompagné des regrets de toute l'Université. J'avais commencé ma carrière à l'École normale avec M. Jacquinet et j'espérais la finir ici avec lui. Mais il était fatigué : il le croyait du moins, et il aspirait à sa retraite. Heureusement que le Ministre n'a pu consentir à se priver d'un collaborateur si plein d'expérience, d'autorité et de dévouement, et l'a prié d'accepter l'administration d'une Académie voisine. Si M. Jacquinet est ainsi perdu pour nous, il ne sera pas perdu au moins pour l'Université, à laquelle il avait voué sa vie et peut rendre encore d'éminents services.

ENSEIGNEMENT.

Notre enseignement a un double objet. D'un côté, ce sont des leçons publiques libéralement ouvertes à la population éclairée de notre ville, et où une élite d'esprits cultivés, qui ont gardé le goût des choses de la pensée, aiment à venir se retremper, comme en un sanctuaire des Muses, dans les enseignements élevés des lettres, de la philosophie et de l'histoire. — C'est, d'un autre côté, l'enseignement plus intime et plus pratique des Conférences, destinées aux jeunes Maîtres qui se préparent à la carrière des lettres ou de l'instruction, ou encore aux jeunes gens qui ont fait d'assez bonnes études classiques pour avoir l'ambition de les poursuivre plus haut.

LEÇONS PUBLIQUES.

Je ne fais ici que rappeler sommairement le sujet des leçons publiques de la Faculté pendant le cours de l'année qui vient de s'écouler ; et je laisse à mes collègues le plaisir de vous annoncer chacun prochainement dans sa leçon d'ouverture le sujet des Cours de cette année.

Philosophie. — Le Professeur a étudié le développement progressif de la philosophie de l'histoire dans les temps modernes. Quelque part qu'on fasse à la liberté humaine dans les événements du monde, la raison sent bien qu'il y a un ordre supérieur qui les gouverne, une logique compliquée et mystérieuse, qui les fait sortir les uns des autres par un enchaînement nécessaire. C'est à la science de démêler le sens des faits au milieu de leur apparente confusion, d'en constater la vraie nature et les relations essentielles, et de découvrir les lois constantes de l'ordre qui les régit, et les conditions vraies du progrès social. Mais cette science ne peut être qu'un fruit tardif de la maturité des peuples. M. Gérard l'a vue naître au xvi^e et au xvii^e siècle ; et pendant le premier semestre, il en a étudié successivement les divers essais dans la *Science nouvelle* de Vico, dans l'*Esprit des Lois* de Montesquieu et ses *Considérations sur Rome*, dans l'*Essai sur les Mœurs* de Voltaire, et enfin dans les œuvres de Turgot et de Condorcet. — Au second semestre, poursuivant sa recherche en dehors de la France, il a apprécié tour à tour les doctrines de Herder, de Kant, de Schiller, de Gœthe et d'Hegel sur la philosophie de l'histoire, pour aboutir aux brutales théories de l'École positiviste, qui fait consister et borne dans le progrès du bien-être toute la civilisation.

Littérature grecque. — M. Decharme a étudié le théâtre d'Eschyle, en s'attachant en particulier à l'étrange et mystérieuse tragédie du *Prométhée*, qui offre à l'artiste, à l'archéologue, au philosophe tant de curieux problèmes à résoudre.

Car cette tragédie sacerdotale, qu'on peut comparer à nos mystères dramatiques du moyen âge, met sur la scène dans la forme à la fois la plus simple et la plus lyrique les dogmes sacrés de la religion primitive, et égale vraiment par la grandeur du spectacle et la sublimité du langage cette légende redoutable du Titan, auteur de la civilisation humaine. Nul déjà ne connaissait mieux que M. Decharme les ressorts et l'harmonie intime du drame hellénique. Mais, pour en éclairer les parties mystérieuses autant qu'elles pouvaient l'être, personne n'avait plus d'autorité que l'auteur du beau livre sur la *Mythologie de la Grèce antique*, ouvrage excellent, qui nous fait pénétrer dans le sens profond de ces traditions religieuses, où l'on n'avait vu jusqu'alors que des fantaisies gracieuses des poètes, et où l'on découvre désormais le merveilleux symbolisme de cette antique religion de la nature. Voilà un livre de science véritablement française, écrit avec une clarté, une simplicité élégante et une grâce charmante, qui honore l'esprit et les études de notre pays, et dont notre Faculté de Nancy à lieu d'être fière.

Littérature latine. — M. Campaux avait choisi pour sujet de son cours les *Fastes* d'Ovide, ce poétique calendrier de l'ancienne Rome, dans lequel l'écrivain, prenant mois par mois les fêtes publiques et privées de l'année romaine, en retrace les origines réelles ou légendaires, et en décrit les rites sacrés, les pratiques et les cérémonies. On a pu voir, par le commentaire savant du Professeur, quel jour nouveau et curieux ce poème des *Fastes* jette sur une foule de particularités morales ou religieuses de la vie romaine. Aussi ne saurait-on assez regretter qu'Ovide n'en ait pu achever que la première moitié. M. Campaux, partant avec son poète des *Calendes de Janvier*, nous a fait assister tour à tour aux *Agonales*, aux *Carmentales*, aux solennités de Jupiter Capitolin, aux *Lupercales*, aux fêtes du dieu Faune, à celles de Mars, de Vénus, de Cybèle, enfin aux rites mystérieux du culte de Vesta. Partout une érudition sûre, au service d'une poétique

imagination, permettait au Professeur, en suppléant même aux lacunes d'Ovide, de ressusciter devant nos yeux toute la vieille religion du Latium dans sa physionomie si originale et si pittoresque.

Littérature française. — J'avais entrepris de retracer l'histoire des lettres en France sous la Restauration, c'est-à-dire à l'une des époques les plus brillantes de notre génie national. Après avoir signalé d'abord l'influence de l'Allemagne et de l'Angleterre sur ce grand essor de l'esprit et de l'art français au lendemain de l'empire, j'ai étudié pendant le premier semestre les poètes qui alors dominent l'opinion et ouvrent à notre poésie épuisée des voies nouvelles, Casimir Delavigne, Béranger, Lamartine et Victor Hugo ; et j'ai suivi ce mouvement littéraire jusqu'à la révolution romantique. — Le second semestre a été tout entier consacré à la prose, et en particulier à l'histoire, représentée alors avec tant d'éclat par Augustin Thierry, de Barante, Michelet et surtout Guizot. Mais il est difficile de toucher ainsi à des sujets presque contemporains, quand on veut avant tout maintenir son enseignement dans la sphère sereine des idées et loin du tumulte des passions. Aussi ai-je renoncé à pousser plus loin cette histoire qui déjà nous touche de si près, pour retourner cette année aux origines.

Littérature étrangère. — M. Gebhart, selon son usage, a partagé son année entre les Littératures du Nord et celles du Midi. Il donnait son semestre d'hiver à l'Angleterre ; et choisissant quelques tragédies de Shakspeare, *Hamlet*, le *Roi Lear*, *Jules César*, il en faisait une étude littéraire, morale et philosophique, pleine d'originalité. Dans ces régions si neuves et d'un aspect souvent si fantastique, où nous introduit le grand dramaturge anglais, on a besoin d'un guide expérimenté ; car c'est tout un monde sombre et mystérieux, et tout à fait étranger aux allures de notre esprit et aux habitudes de notre drame classique. — Pendant le semestre d'été le Professeur nous ramenait en Espagne, où il suivait à travers le moyen

âge les progrès de la civilisation, des lettres et des arts chez les Arabes et chez les Chrétiens. Il achevait son cours sur la légende du Cid, en qui le génie populaire a idéalisé les souvenirs héroïques de sa croisade de six cents ans contre les Mores.

Dans le même temps le Professeur publiait son livre si intéressant et si curieux sur la *Renaissance des Lettres et des Arts en Italie*. Vous avez pu admirer avec quelle sagacité savante l'auteur remonte dans cet ouvrage aux origines lointaines de cette brillante renaissance, et nous montre comment en Italie la liberté des esprits, l'état social, l'Église concourent à faire germer et à développer harmonieusement sous ce climat fortuné les semences fécondes que l'antiquité y avait semées. Nul aujourd'hui, je crois, ne sait mieux que M. Gebhart l'Italie du moyen âge. C'est la patrie préférée de son imagination et de ses études, le but de ses pèlerinages assidus. Elle est à lui. Cette œuvre exquise qu'il vient de publier, justifierait à elle seule la création à la Sorbonne d'une chaire spéciale pour les littératures du Midi, et y donne à notre collègue des titres incontestables.

Histoire. — M. Rambaud avait commencé un Cours plein d'intérêt et d'à-propos sur la politique française en Orient depuis le xvi^e siècle. Après nous avoir montré d'abord la puissance ottomane établie en Europe aux bords du Bosphore sur les ruines de l'Empire Byzantin, et après nous avoir exposé la politique suivie par les sultans pour consolider leur conquête, il était revenu vers la France, qui, à peine échappée à la guerre de Cent ans, et refaite par Louis XI, songeait déjà à reprendre la croisade contre l'infidèle, et au delà de la conquête de l'Italie, rêvait celle de Constantinople. Mais, sous le règne de François I^{er}, un nouvel esprit soufflé. Pour contrebalancer la domination de la Maison d'Autriche, la France s'allie avec Soliman contre Charles-Quint. — On entrait dans cette phase nouvelle, quand soudainement notre collègue fut appelé à Paris par M. le

Ministre de l'instruction publique, pour être son chef de cabinet. Heureusement qu'en cette conjoncture une singulière bonne fortune nous faisait trouver dans M. Zeller, Professeur d'histoire au Lycée de Nancy, un suppléant tout préparé pour continuer ce cours brusquement interrompu. Depuis longtemps M. Zeller étudiait lui-même cette question, dont il avait fait le sujet de ses thèses de doctorat, en sorte qu'il a pu entrer de plain-pied dans le programme de M. Rambaud. Mais, en reprenant la suite de cette histoire, il a insisté plus particulièrement sur le rôle qu'y a joué la République de Venise, dont il avait étudié spécialement la diplomatie à cette époque. Le début de M. Zeller parmi nous n'a pu que nous confirmer dans le désir de l'attacher à notre Faculté par des liens durables. Il continuera cette année de suppléer M. Rambaud, mais dans la chaire de Géographie, et non plus dans celle d'Histoire.

Géographie. — Il y a eu en effet un échange de chaires entre nos Professeurs. M. Debidour, qui venait d'être appelé à la chaire de Géographie de la Faculté de Bordeaux, a préféré nous rester, mais en reprenant, à titre de suppléant de M. Lacroix, l'enseignement de l'Histoire qui a toujours été plus que la géographie la vocation de son esprit et de ses études. Il laisse la chaire de Géographie à M. Rambaud, qui y sera suppléé lui-même par M. Zeller. Malgré cette prédilection de M. Debidour pour l'Histoire, la jeune et vaillante Société de géographie récemment fondée parmi nous ne perdra pas le zélé Président qu'elle s'est donné. Il faut nous en féliciter. Car, outre le Cours si instructif que M. Debidour a professé cette année sur le Brésil au XIX^e siècle, et ses recherches si neuves et si originales sur l'ethnographie des Andes, il a montré avec éclat, dans ses Conférences presque mensuelles à la Société de géographie, à la fois sa science élevée et étendue, et son zèle ardent pour l'extension de ces études.

CONFÉRENCES.

A côté des Professeurs et sous leurs auspices, une jeune milice de Maîtres de Conférences s'exerce aux hautes études et à la pratique de l'enseignement. Je voudrais, si le temps me le permettait, vous rendre un compte plus explicite de l'heureux concours qu'ils nous prêtent. Car ces Conférences si utiles, et où tant de talent se déploie entre quatre murs, ne reçoivent que des élèves ou des auditeurs inscrits. Le grand public en est banni; et j'ai eu souvent lieu de regretter cette discipline bien sévère.

C'est qu'aussi en vérité nous avons été bien partagés dans le choix des Maîtres chargés d'inaugurer auprès de nous cette institution nouvelle. On les a triés tout exprès à l'Agrégation ou à l'École d'Athènes pour cet emploi : et nous pouvons, en les voyant faire, être rassurés sur la fortune à venir de notre Faculté. Certes ni la science ni le talent n'y feront défaut. Tout jeune qu'il est, M. Othon Riemann est un vrai maître, que la savante Allemagne pourrait nous envier. En même temps qu'il seconde à merveille M. Decharme par une Conférence de Grec pour la Licence, il a institué de concert avec lui une véritable école de philologie comparée à l'usage des candidats à l'Agrégation de Grammaire. Il a déjà d'ailleurs sa renommée au dehors. Outre sa collaboration à des revues savantes, les thèses qu'il a soutenues cette année en Sorbonne pour le Doctorat, mais surtout sa thèse française sur la *Langue et la Grammaire de Tite-Live* sont déjà proposées comme sujet d'études et comme modèle à nos jeunes philologues français, jaloux de rivaliser avec les érudits d'outre-Rhin dans la critique des textes.

A côté de lui M. Krantz, un littérateur doublé d'un philosophe, partage avec moi les Conférences de langue et de littérature françaises. C'est pour nos élèves un guide d'un goût élevé et délicat, en même temps que d'un esprit vigoureux et

original, bien propre à éveiller en eux la vive curiosité de savoir et à leur communiquer la flamme. C'est le succès de ces deux premiers maîtres qui nous a valu l'an dernier l'adjonction de deux nouvelles Conférences.

M. Lichtenberger est venu doubler l'enseignement de la littérature étrangère, trop vaste pour un seul Professeur. Dans une Faculté aussi voisine de l'Allemagne que l'est la nôtre, il était convenable que l'étude de la langue et de la littérature allemandes prît une place spéciale et importante. L'an dernier, en même temps qu'il préparait par des exercices littéraires les candidats au Certificat ou à l'Agrégation des Langues vivantes, M. Lichtenberger exposait dans une Conférence particulière l'histoire de ce grand mouvement des esprits, qui au XVIII^e siècle avait enfin donné à l'Allemagne une littérature nationale, laquelle (chose étrange !) avait été préparée par la critique. Il s'est attaché en particulier à Lessing, ce critique de génie qui, par ses *Lettres sur la littérature*, son *Laocoon*, sa *Dramaturgie*, découvre aux écrivains de son pays des continents nouveaux ; puis à Herder, cet esprit si profondément germanique, à la fois littérateur, théologien, philosophe, critique, philologue, poète, génie vraiment universel, mais plus étendu que puissant, qui embrasse tout sans rien étreindre en maître, mais qui du moins eut le mérite d'imprimer aux esprits en tous sens une impulsion féconde. M. Lichtenberger est lui-même un critique des plus délicats, que l'Académie française distinguait dans sa dernière séance solennelle, en lui décernant un des deux prix Bordin pour l'étude psychologique si fine et si pénétrante qu'il nous a donnée des *Poésies de Goethe*.

Enfin M. Homolle était venu pour inaugurer ici l'enseignement de l'Archéologie. Mais, faute de collections nécessaires, il a dû se réduire d'abord à une Conférence d'épigraphie, fort goûtée des maîtres et des élèves les plus instruits de notre Faculté de Droit, qui étaient curieux de trouver dans cette science des inscriptions tant de lumières nouvelles pour éclai-

rer les secrets les plus intimes de la vie civile et sociale à Rome. Malheureusement ce Cours, après trois mois à peine, est resté suspendu. Une mission archéologique renvoyait M. Homolle en Orient, pour y poursuivre des fouilles pleines de promesses qu'il avait commencées à Délos. Il en revient après une exploration féconde, qui va rendre à la lumière ce berceau d'Apollon.

Ces Conférences, instituées ainsi depuis deux ans autour des chaires de nos Facultés des Lettres, sont un moyen heureux d'essayer des enseignements nouveaux. A mesure en effet qu'une branche de la science humaine se développe et demande à entrer dans l'enseignement public, on en peut ainsi éprouver l'opportunité par l'institution d'une Conférence spéciale, et voir ainsi jusqu'à quel point telle science répond aux besoins des esprits dans telle ou telle province. On pourra ensuite fonder une chaire définitive partout où le succès en aura justifié l'essai préalable.

C'est grâce à ce concert nombreux de Cours et de Conférences, qu'à côté de notre enseignement public, nous sommes arrivés à organiser ici une sorte d'École normale à l'image de la grande, où nous préparons des Professeurs de lettres à l'Université. Nulle part, je crois, l'on ne trouverait un ensemble plus complet d'études et d'exercices pour la Licence. L'État du reste seconde notre zèle et stimule l'émulation de nos candidats à l'enseignement avec une admirable sollicitude. Outre les Maîtres répétiteurs des Lycées, qui sont invités à prendre leurs grades, vous savez que déjà depuis longtemps on a fondé au Lycée même des places de Maîtres auxiliaires, nommés au concours, et qui viennent s'y préparer à la Licence sous notre direction. Sept bourses de Licence ont été en outre attribuées depuis à notre Faculté ; et le concours à la suite duquel elles sont distribuées, s'élève chaque année. Ajoutez-y quelques Maîtres de l'enseignement libre, et quelques élèves de la Faculté de Droit, jaloux d'une instruction classique plus élevée et plus complète ; et vous

voyez quelle salutaire influence cette École pratique peut et doit exercer sur l'enseignement de nos Lycées et Collèges, dont les Professeurs jusqu'ici, en dehors de l'École normale, étaient restés si dénués de ressources et de discipline.

Mais ce n'est pas tout. Depuis longtemps nous nous étions mis en rapport avec les Professeurs de notre ressort académique, qui avaient l'ambition généreuse de prendre leurs grades et qui réclamaient nos conseils. Par une correspondance assidue nous dirigeons leurs études, nous corrigeons leurs compositions. Cet enseignement à distance et par la poste a semblé si utile, qu'un arrêté récent du Ministre de l'Instruction publique vient d'en imposer l'application aux Facultés de toutes les Académies.

Est-ce tout ? Non ; notre ambition ne s'est pas bornée à la Licence. Nous prétendons conduire l'élite de nos disciples jusqu'à l'Agrégation, ou encore au certificat exigé pour l'enseignement des Langues vivantes. Pour cela, nous avons commencé par organiser le jeudi une série de Cours et de Conférences concertés particulièrement en vue de l'Agrégation de Grammaire. M. Gérard vient à son tour d'ouvrir ici une Conférence spéciale pour les aspirants à l'Agrégation de Philosophie. — M. Lichtenberger fait la même chose pour les concours des Langues vivantes. — Beaucoup de nos jeunes Professeurs viennent assidûment à ces Conférences spéciales de tous les points de notre Académie. En 1878 deux d'entre eux étaient reçus Agrégés de Grammaire. L'un des deux, M. Fleurichamp, vient de se présenter avec succès à l'Agrégation des Classes supérieures. Cette année, M. Cordolet, professeur au Collège d'Épinal, l'un de nos plus vaillants pèlerins du jeudi, à la suite de brillantes épreuves, sortait quatrième du concours d'Agrégation de Grammaire. — L'Administration supérieure a été touchée du zèle de ces laborieux champions de la science, et a bien voulu, à ma prière, les dédommager en grande partie des frais de leur voyage hebdomadaire à Nancy. Tout vient donc concourir à la fortune

de cette utile institution ; et nous pouvons en attendre les meilleurs fruits, si le zèle de nos candidats à l'enseignement répond toujours à notre propre bonne volonté et aux encouragements de l'État.

EXAMENS. — BACCALAURÉAT ÈS LETTRES.

Aujourd'hui qu'on songe à remanier encore le programme de nos Études classiques, la statistique des examens, qui constate les résultats de la discipline actuelle, offre plus d'intérêt que jamais. On juge ici de l'arbre par ses fruits. Et tout d'abord on peut s'étonner en vérité que les admissions au grade définitif de Bachelier ès lettres ne soient ni plus nombreuses ni plus brillantes ; et l'on est tenté parfois de se demander si c'est la faute des candidats ou des examens, et si nos programmes surchargés répondent convenablement dans leur mesure et leur distribution aux facultés moyennes de nos élèves.

Dans le cours de l'année classique (1878-1879), 725 candidats se sont présentés aux diverses épreuves de l'examen, 443 pour la première partie, et 282 seulement pour la seconde. Étrange disproportion assurément entre les deux degrés correspondants d'un même examen ! D'où vient cet écart ? C'est que maints candidats se contentent du demi-grade, pressés qu'ils sont d'aller aux études spéciales de mathématiques : beaucoup d'entre eux en outre sont obligés de se reprendre à plusieurs fois pour franchir le premier degré. Nous en comptons souvent le tiers, parfois presque la moitié, qui se représentent à cet examen pour la seconde ou même la troisième fois.

Première partie. — Sur les 443 candidats du premier degré, 180 ont été éliminés à l'épreuve écrite, et 40 à l'épreuve orale ; en tout 220 (près de la moitié).

C'est toujours l'épreuve écrite qui nous donne la plus exacte mesure d'études régulières. Le *Discours latin* en effet

témoignerait à lui seul de la valeur de toute l'instruction classique depuis le commencement ; et l'on peut y apprécier le profit que ces jeunes esprits ont retiré de leur commerce prolongé avec les écrivains antiques, soit pour y développer leur intelligence et leur âme, soit pour y apprendre l'art d'écrire. Quelque médiocre en effet que puisse paraître ce dernier résultat pour beaucoup, on sent encore chez eux la vertu essentielle d'un tel exercice pour la culture de leur esprit. Mais il faut convenir qu'aujourd'hui la moyenne de ces discours de nos rhétoriciens est inférieure, au moins quant à la composition, à ce qu'elle était quand les candidats ne se présentaient qu'après avoir achevé leur philosophie. Si le latin en effet vaut un peu mieux, le plan en revanche est bien défectueux, et il y a une singulière indigence pour le développement des idées. Cela seul suffirait pour démontrer l'importance de la classe de philosophie. Je me hâte d'ajouter toutefois que nous rencontrons parfois, dans le nombre, de ces compositions vraiment intéressantes, qui attestent la solidité et l'excellente direction des études au moins dans nos plus grands Établissements.

A l'épreuve orale, 40 candidats ont encore succombé. C'étaient pour la plupart les douteux, que nous y avions admis à la dernière limite. Ici les explications de grec et de latin se soutiennent assez bien. En limitant plus étroitement les programmes à cet égard, on a permis aux candidats de s'y mieux préparer. L'étude des Auteurs français gagne aussi chaque année. Les questions de rhétorique et de littérature entrent pareillement de plus en plus dans l'éducation classique. C'est en histoire et en géographie que la plupart de ceux qui ont échoué ont été jugés insuffisants. Dans beaucoup de collèges il semble que cet enseignement ne soit pas assez au niveau de nos exigences.

223 candidats ont été admis à franchir ce premier degré du Baccalauréat ès lettres, à savoir :

3 avec la mention *Bien*; MM. *Bertrand, Résal et Riemann (J.)*;

72 avec la mention *Assez bien* ;

148 avec la note *Passablement*.

Deuxième partie. — Ici, la proportion des candidats définitivement admis au grade est encore moindre. Sur 282 qui se sont présentés, 171 seulement ont été admis à l'épreuve orale, et 130 reçus enfin Bacheliers (46 p. 100).

Ceux du moins, qui ont été ainsi jusqu'au bout du Baccalauréat, ont fait pour cela une classe de philosophie complète. On peut signaler en effet un progrès sensible dans la *dissertation*. Les connaissances des candidats semblent plus étendues et plus mûres ; les copies absolument mauvaises deviennent plus rares. A l'épreuve écrite, c'est plutôt l'insuffisance de l'allemand qui a entraîné l'élimination des candidats écartés. Mais aussi pourquoi ces jeunes gens ne se préoccupent-ils pas d'assez loin de cette partie de leur programme ? Ils ne savent pas assez de mots. Aussi passent-ils le temps de la composition à feuilleter leur dictionnaire, au lieu de méditer leur texte. Il faut que l'allemand, considéré jusqu'à présent comme accessoire, devienne une partie essentielle des études classiques.

Si l'épreuve orale a fait à son tour 41 victimes, c'est encore à l'insuffisance des candidats sur l'allemand qu'il faut attribuer en grande partie ce désastre. Les mathématiques, l'histoire naturelle et l'histoire ont fait le reste. Non-seulement une note inférieure sur ces matières a entraîné souvent l'exclusion, mais encore nous a empêchés d'attribuer au candidat la mention honorable, à laquelle d'ailleurs la somme de ses points lui eût donné droit.

Sur les 130 candidats déclarés dignes du titre de Bachelier es lettres,

5 l'ont été avec la mention *Bien* ; MM. Dor, Fournier, Lemoine, Paraf et Rehberg ;

27 candidats ont obtenu la note *Assez bien* ;

98 ont été reçus avec la mention *Passablement*.

Si maintenant je compare le nombre des élèves, qui dans

le cours de l'année se présentaient pour la première épreuve, au chiffre de ceux qui sont sortis Bacheliers complets, je suis inquiet de n'en compter que 130 pour 443, c'est-à-dire le quart seulement. En vérité c'est trop peu, si le Baccalauréat doit s'accommoder à la portée moyenne des élèves, comme contrôle d'études communes et régulières, et n'est pas destiné seulement à en cribler l'élite. Aussi un tel résultat trouble-t-il souvent mon sommeil, suspendu entre la crainte d'exagérer la rigueur de l'épreuve, ou d'abaisser par trop de condescendance les études, en en inclinant le niveau.

	NOMBRE des candidats.	ÉLIMINÉS.			ADMIS.					
		Épreuve écrite.	Épreuve orale.	Total.	Très-bien.	Bien.	Avec bien.	Passable.	Total.	
PREMIER EXAMEN.										
Session de novembre 1878	120	47	11	58	»	»	21	38	62	
Session de mars 1879.	63	34	7	41	»	»	2	20	22	
Session de juillet 1879	260	99	22	121	»	3	46	90	139	
Total	443	180	40	220	»	3	72	148	223	
SECOND EXAMEN.										
Session de novembre 1878	81	28	13	41	»	1	8	31	40	
Session de mars 1879.	47	21	9	30	»	»	»	17	17	
Session de juillet 1879	154	62	19	81	»	4	19	50	73	
Total	282	111	41	152	»	5	27	98	130	
Total général	725	291	81	372	»	8	99	246	353	

LICENCE ES LETTRES.

Certes ni l'État, ni les villes, ni la Faculté n'épargnent leurs sacrifices et leur bonne volonté pour encourager nos jeunes Professeurs à prendre leur grade de Licencié. Outre les places de Maîtres auxiliaires, et les Bourses de Faculté

fondées pour cet objet, l'État aujourd'hui attribue un traitement supplémentaire à ceux qui en sont pourvus, et la plupart des villes suivent cet exemple. Je disais tout à l'heure ce que nous faisons nous-mêmes pour exciter l'émulation et diriger les études de nos jeunes Maîtres ambitieux d'assurer leur avenir par le travail. Aussi pouvons-nous nous étonner qu'avec toutes ces ressources la Licence ne nous donne pas encore de plus riches moissons.

Cette année, 24 candidats seulement se sont présentés à l'épreuve : 8 à la *Session de novembre 1878*, et 16 à celle de *juillet 1879*. Sur ce nombre, 12 ont été déclarés *admissibles* à l'*épreuve orale*, et 10 ont été définitivement *admis* au grade.

C'est, dans la session de novembre 1878 :

MM. BESSON, candidat à l'École des hautes études.	} <i>Ex æquo</i> , avec la mention <i>Très-bien</i> .
POINCARÉ, élève de la Faculté de Droit.	
BRODIEZ, professeur au Collège de Mirecourt.	
VÉRAIN, boursier de la Faculté.	

Et dans la session de juillet 1879 :

MM. DERVIN, maître d'études au Collège de Charleville.
 BLEU, ancien boursier de la Faculté.
 OLIOT, professeur au Collège de Toul.
 L'abbé LANCELLE, élève de la Faculté libre de Lille.
 L'abbé STÆMMEL, élève de la Maison des hautes études de Nancy.
 CORDIER, boursier de la Faculté.

Rarement nous avons rencontré des candidats aussi brillants et aussi bien préparés que MM. *Besson* et *Poincaré*, à la session de novembre. C'était à nous rendre jaloux de ne point les avoir comptés parmi nos disciples ; et nous ne les voyons pas sans regret échapper à l'Université. — Avec les autres, nous sommes du moins assurés d'avoir donné à l'enseignement des professeurs solides, vraiment lettrés, auxquels on peut confier une classe d'humanités. Parmi eux, M. *Dervin* mérite particulièrement d'être cité en exemple. Maître d'étu-

des dans un collège éloigné, et livré à lui seul, il a montré avec éclat ce que peut faire un bon esprit avec du goût, de la lecture et un travail assidu.

DOCTORAT ÈS LETTRES.

Nous avons eu dès le début de l'année classique une remarquable soutenance pour le Doctorat ès lettres. M. l'abbé Mathieu, ancien licencié de la Faculté des Lettres de Nancy, et Professeur d'Histoire au Petit Séminaire de Pont-à-Mousson, présentait deux thèses pour obtenir le titre de Docteur.

La Thèse latine, intitulée *De Joannis Abbatis Gorziensis vita*, nous reportait à une époque obscure de l'histoire de notre Lorraine. Cette biographie de *Jean de Vandières, abbé du monastère de Gorze au x^e siècle*, a été en effet pour le candidat l'occasion et le point de départ des discussions les plus amples et les plus érudites sur l'histoire politique, morale, religieuse et littéraire de cette époque si sombre et d'apparence si barbare. Nous avons pu voir combien, malgré les calamités de ces temps sinistres, l'impulsion donnée aux études par Charlemagne s'était prolongée dans les monastères, nous conduisant par une tradition non interrompue à la renaissance du XII^e siècle. Un épisode particulièrement intéressant de cette biographie était la dramatique ambassade de Jean de Vandières auprès du Khalife de Cordoue. — Si la thèse semblait d'abord manquer de développements sur certains points, le candidat y a suppléé largement à la soutenance avec une science aussi sûre que fertile et présente. Tout ce passé reprenait pour un moment le mouvement et la vie ; la vive parole ranimait cette poussière du x^e siècle ; événements et personnages ressuscitaient dans la vérité de leur physionomie contemporaine.

La Thèse française, qui a pour titre *l'Ancien Régime dans la province de Lorraine et Barrois d'après des documents inédits*

(1698-1789), comptera parmi les meilleurs livres et les plus originaux qui aient été publiés depuis longtemps sur l'histoire de Lorraine. — L'auteur, après un excellent et substantiel résumé des destinées de ce duché depuis son origine jusqu'au traité de Ryswick qui le restituait à ses ducs héréditaires, nous retrace à partir de cette époque le tableau de la situation politique, morale, religieuse, sociale, matérielle de cette province irrésistiblement entraînée dans la sphère d'action de la France ; et il en poursuit l'exposition jusqu'au jour de la Révolution française. Le règne heureux de Léopold qui répare les calamités de l'invasion française, puis l'annexion de la Lorraine à la France, dont les bienfaits de Stanislas dissimulent d'abord les rigneurs et les misères plutôt qu'elles ne les tempèrent ; les transformations que subissent les institutions, les mœurs et les esprits sous ce régime nouveau, enfin les vœux des populations à la veille de la réunion des États généraux, sont les diverses étapes de cette intéressante étude.

Ce vaste sujet se déroule à nos yeux dans le plan le mieux ordonné. Couvents, clergé séculier et régulier, administration ecclésiastique, gouvernement, administration civile, justice, impôts, droits seigneuriaux, situation morale et économique des campagnes, état des esprits et des mœurs en Lorraine au XVIII^e siècle, manifestations de l'opinion, nous voyons successivement défiler sous nos regards tout l'ancien régime, dans la complication de ses institutions séculaires si confuses et des abus qui s'y étaient introduits avec le temps ; et nous sentons de plus en plus le désaccord de cette législation surannée avec l'état des mœurs et des idées. Aussi l'ouvrage se clôt-il naturellement par l'expression des vœux consignés dans les Cahiers lors de l'élection des députés aux États généraux.

Cette étude à la fois précise et étendue a exigé de son auteur d'immenses recherches. Archives nationales ou départementales, et celles des évêchés, des couvents, des tribu-

naux, des villes et des villages, il a tout fouillé, tout analysé, tout rapproché. A ces renseignements statistiques il mêle avec une agréable variété de piquantes anecdotes, des descriptions heureuses, des vues morales pénétrantes, des considérations générales inspirées par l'esprit le plus judicieux, le plus impartial, le plus généreusement libéral. Tout le livre est écrit d'ailleurs dans le vrai style de l'histoire, simple, clair, précis, élégant, parfois éloquent, toujours proportionné à son objet.

La soutenance de cette thèse, comme celle de la précédente, a répondu à l'attente d'un nombreux public et à la nôtre. Les débats les plus vifs et les plus instructifs se sont engagés sur une foule de points, et ont été soutenus par le candidat avec une verve heureuse, une grande fécondité de ressources, une spirituelle franchise ; en sorte que cette longue séance a été une vraie fête de l'esprit pour tous ceux qui s'intéressent ici aux études et à l'histoire de la Lorraine. Aussi, quand la Faculté a déclaré qu'elle recevait M. Mathieu Docteur ès lettres à l'unanimité des suffrages, cette proclamation a été accueillie par des applaudissements prolongés.

C'était un premier succès pour ce livre excellent, auquel aucun succès ne devait manquer, jusqu'à ce glorieux prix Gobert, qui lui était décerné naguère par l'Académie française, comme à l'un des ouvrages historiques les plus remarquables de notre temps.

CONCOURS LITTÉRAIRE.

Au début de ce Concours, fondé il y a quatre ans par le bienfait du Conseil général, nous espérions que cette institution allait exciter dans toute la jeunesse studieuse de nos Écoles supérieures une noble émulation. Mais l'effet n'a pas toujours répondu à notre attente ; soit que nos jeunes gens soient trop absorbés par leurs études professionnelles, soit que l'instinct d'une ambition généreuse ne parle pas assez

haut à leur cœur. L'an dernier, en effet, le Concours n'a rien produit. Cette année, ayant à notre disposition les ressources accumulées de deux prix, nous avons proposé deux questions distinctes, qui s'adressent à deux catégories différentes de concurrents ; une question de pure critique littéraire pour les élèves spéciaux de nos Conférences ; et une autre de philosophie du Droit à l'adresse des élèves de notre Faculté de Droit, qui se rattachent, au moins par leurs Inscriptions, à notre Faculté des Lettres.

Cette dernière question, qui avait pour sujet l'étude du livre de Beccaria sur les *Délits et les Peines*, ne nous a fourni que deux Mémoires, mais dont l'un du moins a une valeur réelle. Je vous en rendrai compte tout à l'heure. — La question littéraire, après avoir excité d'abord une certaine fermentation dans les esprits, n'a abouti à rien. On proposait pourtant d'étudier le beau livre de M^{me} de Staël sur la *Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales*, et de montrer comment cette femme de génie avait renouvelé dans cet ouvrage les principes de la critique littéraire dans notre siècle. Permettez-moi d'en dire un mot.

On sait en effet que Laharpe, à la fin du siècle dernier, semblait avoir épuisé la fécondité de la vieille rhétorique. Car on eût dit vraiment alors qu'il n'y avait plus désormais qu'à jeter toutes les œuvres de l'esprit dans les moules classiques consacrés par le temps. — Mais voilà que M^{me} de Staël a senti au contraire, que, pour faire revivre la poésie frappée d'une stérilité mortelle, il fallait l'affranchir des lois arbitraires où l'avait enfermée trop longtemps la superstition classique. Au lieu de suivre une discipline surannée, elle s'efforce de ramener les esprits à la nature ; elle rouvre au fond même des âmes la source religieuse depuis longtemps tarie et désertée. Il faut revenir aux inspirations du génie national et à ces traditions chrétiennes et populaires, avec lesquelles la France avait rompu lors de la Renaissance, entraînée par son admiration fanatique pour la beauté des

œuvres antiques, qui reparaissaient alors à la lumière dans l'éclat de leur immortelle jeunesse.

La Littérature en effet doit se transformer avec le temps, et suivre la marche de la civilisation du monde. La première, M^{me} de Staël a posé l'axiome, *que la Littérature est l'expression de la Société* ; et sans cesse elle rattache le développement des Lettres et des Arts à celui des mœurs et des institutions. Avant tout, son grand cœur croit au progrès d'une foi invincible. Dans son ouvrage, qui parut en même temps que le *Génie du Christianisme*, de Chateaubriand, et qu'on pourrait intituler le Génie de l'humanité, elle se propose de montrer l'esprit humain se développant à travers le monde et l'histoire par une force intime de progrès, parfois latent, mais continu, qui est la loi même de notre destinée, et qui, en dépit même des événements contraires, élève d'âge en âge le niveau des mœurs et de la civilisation.

La première partie de son livre est historique. L'auteur, remontant au berceau de la Littérature classique, en suit la marche de siècle en siècle, non-seulement chez les Grecs et les Romains, mais encore à travers ces temps obscurs du moyen âge, où la religion chrétienne d'une part et de l'autre le génie germanique des peuples du Nord ont jeté dans le monde de nouveaux germes ; et elle arrive ainsi jusqu'au seuil de la Révolution française, comparant, opposant entre eux l'esprit des peuples modernes, et semant cette histoire littéraire, rapide et condensée, des aperçus les plus neufs et les plus brillants. C'est ainsi qu'elle nous apprend à mieux juger les œuvres de la poésie antique, en les replaçant pour les étudier sur le sol où elles sont nées et dans la lumière de leur horizon d'autrefois ; esquisant ainsi en traits de génie cette critique littéraire historique, qui sera une des créations les plus fécondes de notre temps.

La seconde partie de son ouvrage est toute théorique et conjecturale. En s'appuyant sur cette étude du passé, l'auteur cherche à pressentir ce que pourra devenir désormais la Lit-

térature dans les nouvelles conditions d'existence politique et sociale que la Révolution a faites à la France. Plus de règles artificielles, M^{me} de Staël écrit vraiment ici la morale de la Littérature. C'est ainsi que, dans son admirable théorie du goût, elle identifie le beau et le bien. Pour elle en effet, comme pour Vauvenargues, les grandes pensées viennent du cœur, et les plus nobles œuvres de l'imagination, comme les plus généreux mouvements de l'éloquence, s'inspirent aux mêmes sources que les actes les plus sublimes de vertu et d'héroïsme. Elle rattache ainsi le culte des Lettres et des Arts à la dignité de l'âme humaine; et elle arbore devant la Société nouvelle qui sort de la fournaise les principes religieux et moraux, qui doivent inspirer tout ensemble la régénération sociale et en même temps les arts et la poésie de l'ère nouvelle; esthétique généreuse, qui exerce sur l'esprit je ne sais quelle bienfaisante influence! Quand l'auteur, en effet, ne songe qu'à vous parler de Littérature, l'on se sent enflammé en l'écoutant d'un noble amour pour Dieu, pour la patrie et pour le genre humain.

Y avait-il, je vous le demande, un plus beau sujet? je dirai même, plus opportun? Car l'auteur, qui croyait alors à la République et à la liberté, voulait enseigner en même temps ici le rôle et la vertu des Lettres, des Arts et de l'Éloquence sous un Gouvernement républicain. Parmi les jeunes gens de nos Conférences, plus d'un s'est épris de cette question, je le sais. Mais la constance leur a manqué pour mener l'œuvre à bout. La splendeur du sujet les a comme éblouis. Pour moi, je viens de m'y arrêter un instant, afin que cette esquisse, si la question est maintenue au Concours, leur en trace du moins le programme général.

La question du livre de Beccaria sur les *Délits et les Peines* a provoqué, vous disais-je, deux Mémoires. Celui qui a été inscrit n° 1, et dont l'auteur a pris pour devise la boutade de Voltaire: *Si je n'avais pas l'amour du travail et de la gaieté, il y a longtemps que je serais mort de désespoir*, n'est qu'une

ébauche, où je ne m'arrêterai pas. Mais le Mémoire n° 2, qui a pour devise la pensée de Pascal : *la justice sans la force est impuissante, et la force sans la justice est tyrannique*, a été unanimement jugé digne du prix. C'est l'œuvre de M. BARADEZ (Ferdinand-Marie-Louis), né à Nancy le 24 janvier 1858, élève de seconde année à notre Faculté de Droit, lequel montre avec quel profit il a étudié le Droit criminel sous la direction d'un Maître excellent.

Non-seulement, en effet, notre jeune étudiant analyse l'ouvrage de Beccaria, mais il le juge, et dans le chaos du publiciste italien il apporte l'ordre et la lumière. Il va droit aux questions fondamentales, en négligeant les points accessoires. Avant tout, la Société a-t-elle le droit de punir ? Sur quels fondements ce droit repose-t-il ? Quel en est le but et la mesure ? — Tous ces principes sont discutés avec une philosophie élevée et sûre. Puis, prenant dans leur ordre toutes les questions qui se rattachent à ce droit reconnu de punir, notre jeune critique traite à son tour, après Beccaria, de la rédaction et de l'interprétation des lois pénales, de la procédure criminelle, de la juste proportion à établir entre les peines et les délits ou les crimes qu'elles doivent atteindre, et enfin, et surtout de la peine de mort, ce châtimeut dont la rigueur suprême n'a pas cessé depuis ce temps d'inquiéter la conscience des peuples, et reste encore aujourd'hui un problème ardemment controversé. — Toute cette partie théorique du Mémoire est remarquable par la solidité judicieuse et l'élevation de la pensée. Mais on aurait voulu que cette œuvre de critique fût précédée d'une introduction historique plus étendue et plus complète, où l'auteur eût replacé le livre de Beccaria en son temps, et où il eût apprécié jusqu'à quel point dans sa pensée généreuse de réforme le publiciste italien était l'interprète des idées de son pays et de son siècle. Pareillement on peut regretter qu'il n'ait pas suivi la fortune singulière de cet ouvrage chez la plupart des nations européennes, et marqué son éclatante popularité et son influence

sur la réforme de la législation criminelle. Il a craint sans doute que ces considérations ne l'entraînaient trop loin.

Quoi qu'il en soit, et malgré ces lacunes, le Mémoire de M. Baradez a convenablement répondu aux espérances de la Faculté. L'auteur y a soutenu noblement l'honneur du Concours, de notre Faculté de Droit, et du nom paternel ; et nous souhaitons que son vaillant exemple et le prix que nous lui décernons provoquent parmi notre jeunesse studieuse une émulation généreuse et de nombreux imitateurs.
